

David Mus

Ouest

d'après Shelley, *Ode to the West Wind* (1819)

OUEST— oui, toi, ici, depuis
si loin soufflant, souffle même, sauvage,
de notre automne,
voici les feuilles

crispées, noires et pâles, jaunies ou
piquées de rousseurs, fiévreux esprits
rués jus
par ton seul surgir comme à la voix péremptoire
d'un Merlin, débâcle

des populations affolées se précipitant sur la route ;

toi, Ouest,

sur ton tourbillon
tu portes en terre d'hiver les germes ailés, tous
les ensevelis jusqu'au jour———
là prenant gîte comme dans la tombe———

que soufflera ta sœur, la bleu
ciel d'avril,

claironnant le réveil aux songes de terre,
remplissant de teintes vives et d'arômes toute

la colline

dans l'air libre poussant laineux bourgeons avides
de pâître :

écoute,

Ouest !

vent dément, portant par le globe tumulte

qui tout ravage, et tout assure : écoute !

Nuages, épars,

émaillant ton flot parmi la turbulence des jours, comme
ces pelures de terre
jonchent la terre,

secousses du ciel et de l'océan mêlés,
anges d'averses, d'éclairs,

chassent, étalés sur ton houleux éther, et tressent
d'orages proches,

telle la tête
hérissée de quelque folle éprise
du dieu orgiaque

qui se tortille, se déchaîne

depuis l'horizon déjà bouché jusqu'au zénith bientôt
aveugle——

toi!
pénitence volubile de ces années qui meurent,

ta nuit
nous enterrant sous sa voûte
qu'appuie la masse de tes vapeurs

conjuguées

ciel pierreux

nous versera

air gelé

du feu nu
une mitraille de glace

une pluie
noire——— écoute !

Toi, au départ, tu osa secouer

notre Méditerranée, dans ses rêves bleus
plongée, blottie
dans ses bras de cristal,

je l'ai vue, elle voyait,
se lovant sur une île de ponce en baie
de Naples, extatiquement

endormie,
palais et tours antiques que submergeaient
de mousses azures, une fleur azurée

si frais éclore qu'à la peindre

nous défailions,

frémissant dans l'onde intense d'un autre jour———

et toi encore ! devant ta charge
impétueuse la mer démonte l'étendue de
sa force
vaste, refoulée s'ouvre, se fend,

s'engouffre,

cependant aux tréfonds cachés jardins vaseux, forêts
sans sève

à leur feuillage exsangue te reconnaissent,
de leur feuillage soudain pâli se dépouillant

tremblent, soumis : encore, écoute !

Serais-je, Ovest, la feuille sèche que ton souffle
emporte,

ou le nuage ravi, prompt à s'envoler avec toi,

ou la vague qui palpite sous ta maîtrise
faisant corps avec ta poussée rude, à toi
seul en liberté le cédant, à toi O! totalement sans frein——

même un instant

serais-je aujourd'hui le galopin d'un temps, quand disputer

la course, la gagner, te vaincre!

ne dépassait point ce féru de visions——

que jamais je n'aurais
à lutter, avec toi, ici, en prières, en âpre contention

d'esprit— Vent

robuste, ne t'ébahis

si moi le lacéré

rouge, je tombe, blessure

mortelle,
sur tout ce qu'a la terre d'épines

si moi de sang bâti je saigne.

Entends-tu,
la lourde peine des années accable,
humilie
ton pareil
bâti de ton souffle,
fier, farouche, rapide, Ouest———

relève-moi, ta lame, ton orage, ta feuille.

Fais de moi ta forêt, déjà elle te sert de lyre.

Les feuilles me tombent comme les siennes, qu'importe.

Tire de nous deux un timbre grave, plein de retenue,
pénétré d'automne,
que notre accord profond tempère
tes gammes tumultueuses, tes

bourrasques—— sois, Souffle

cinglant, mon souffle ;

Impétueux,

Ouest si proche, sois ici,

sois-moi ! soyons un.

Notre terre est une, la parcourant d'ouest en ouest
à l'heure des feuilles sèches,

chasse d'ici,
chasse devant partout

mes idées mortes— elles
reviendront, renouvelées, elles
engendront.

Empruntant à mes vers la magie, je t'adjure, toi

qui porte l'étincelle
avec la cendre loin du feu mal éteint,
répands

mes paroles parmi les hommes, sonne
par ma bouche le clairon d'une prophétie, là où dort
toujours terrestre cette terre.

O Ouest,

cher Vent,
l'hiver arrive ;
sur ses pas quelque part
doit marcher l'Avril.